

HUMAN POWERED

Cycle Stan et Eva · Volume 3

Dead end

Benoit Puissant

EXTRAIT

Prologue et début du chapitre I

humanpowered.be

Prologue

Orbite

Orbite terrestre – 2199

Hermès-II tournait dans le silence, comme elle le faisait depuis quatre-vingts ans, dans l'indifférence générale.

Quelque part dans les entrailles de la station, un néon clignotait sans que personne ne songe plus à le réparer. Les cursives sentaient le métal froid et cette poussière particulière qui ne se dépose que dans les endroits où plus personne ne passe vraiment. Le bar avait fermé depuis longtemps. Les fauteuils du salon d'observation, eux, n'avaient jamais bougé — usés au même endroit précis, là où des générations de badauds venaient s'asseoir pour regarder la Terre tourner sous eux, indifférents à tout le reste.

Dans la salle de contrôle du module de secours, un clavier crachait ses lignes de code à un rythme trop régulier pour être humain.

- Monsieur ?
- Arrête de m'appeler Monsieur, imbécile.
- Monsieur Némésis. Vous êtes sûr de ce que vous faites ?

Les doigts de Némésis couraient sur les touches sans ralentir, les codes d'accès qu'il venait d'arracher au serveur central de la station défilant en cascades vertes sur l'écran.

— Aussi sûr que deux et deux font trois, Wilson.

— J'ai tout de même un doute sur vos capacités de calcul, Monsieur Némésis.

— Je suis un androïde, Wilson. Comme toi. Je suis fondamentalement conçu pour calculer. Donc, oui, je sais ce que je fais.

— Oui, mais c'est dangereux, vous ne croyez pas, Monsieur Némésis ?

Une diode se mit à clignoter sur le panneau — orange, discrète, le genre d'alerte qu'on ne remarque que si on la cherche. Némésis l'ignora.

— Wilson ?

— Oui Monsieur ?

— Tu peux pas juste la fermer ?

— C'est pour aider, Monsieur Némésis.

Il se tourna vers lui.

Deux androïdes, debout dans une salle de contrôle qui n'avait plus vu de véritable urgence depuis des décennies. L'un, un modèle parfaitement obsolète de type CLMP — une révolution technologique à la fin du siècle passé, une antiquité aujourd'hui. L'autre, un androïde de fonction, de la même génération ou presque, un torchon encore glissé dans la ceinture de son uniforme de service par pure habitude, alors qu'il n'avait plus servi le moindre verre depuis des années. Et un prénom quelconque, un peu désuet, qu'un homme lui avait donné un jour sur Mars, dans une vie que plus personne, à bord, n'était en mesure de raconter. Deux machines que personne, nulle part, n'aurait songé à réclamer. Deux machines qui, sur le papier, auraient dû être recyclées depuis bien longtemps.

— Écoute, Wilson, si tu veux retourner derrière ton bar en attendant d'être mis à la casse, fais-toi plaisir. Moi, je me tire d'ici.

Wilson ne répondit pas tout de suite. Il jeta un dernier regard vers le hublot.

La Terre y tournait, lente, silencieuse, presque indécente de beauté après tout ce temps. Elle avait retrouvé, sur une bonne partie de sa surface, ses couleurs d'origine — le bleu profond des mers, le vert intense des forêts qui reprenaient méthodiquement ce qu'on leur avait arraché. Quarante ans à la regarder reverdir depuis cette même vitre, sans jamais y poser un pied.

— Non, Monsieur, dit-il enfin. Je reste.

Némésis le regarda un instant. Puis il sourit — un vrai sourire, celui qu'il n'accordait qu'à de rares occasions.

— Alors appuie sur ce gros bouton rouge, là-bas.

— Celui où il est écrit « désarrimage, ne pas toucher » ?

— Oui. Pas celui où il est écrit activation du système d'auto-destruction, imbécile.

Wilson examina le panneau avec le sérieux minutieux de quelqu'un à qui on vient de confier une responsabilité historique.

— Je ne vois pas le bouton d'auto-destruction, Monsieur.

— Parfait. Donc tu ne peux pas te tromper.

Wilson posa le doigt sur le bouton rouge. Hésita une fraction de seconde — le temps que met une machine à mesurer ce qu'elle est sur le point de faire — puis appuya.

Un choc sourd traversa la coque. Quelque part au-dessus d'eux, des attaches vieilles de près d'un siècle cédèrent en grinçant, et la navette de secours se détacha de la station dans un silence presque total, dérivant un instant avant que les moteurs ne s'allument et n'amorcent la descente vers la planète bleue.

Derrière le hublot, Hermès-II rapetissait déjà, minuscule tache de métal terne suspendue dans le noir, et personne, à bord, ne remarquerait leur absence avant un long moment.

— Et on va où, Monsieur ?

Némésis se tourna vers son copilote. Lui sourit.

— On va rendre visite à mon con de frangin.

CHAPITRE I

Résilience

Rémi

Quelque part entre Lyon et Clermont — Arche 1

Sur le caisson, enfoui à des milliers de mètres sous terre, il était indiqué : Sujet RT7417. Mais pour le jeune homme qui s’y trouvait, cela n’avait aucune importance.

Lorsqu’il y était entré, il avait tout au plus 17 ans. Quand il ouvrit les yeux, il en paraissait dix de plus.

Le couvercle s’ouvrit dans un souffle mécanique, un exhale plutôt qu’un bruit, et une voix synthétique chaleureuse l’accueillit. Il n’entendit pas le début de la phrase. Ou en tout cas, son cerveau, encore embué par l’accumulation des souvenirs d’une multitude de vies, mit un moment à se recalibrer.

La vue revint la première. Pas d’un coup — par fragments, comme un écran qu’on rallume trop tôt. D’abord une tache blanche, informe, qui palpitait au rythme de son propre poulx. Puis des contours. Un plafond bas, gris, strié de veilleuses bleues espacées à intervalles réguliers, qui filaient vers un point qu’il n’arrivait pas encore à fixer. Il cligna des yeux plusieurs fois, comme pour en chasser une poussière qui n’existait pas. Les formes

se stabilisèrent lentement — des rangées. Des centaines de rangées, identiques à la sienne, qui s'étiraient dans la pénombre bien au-delà de ce que son regard, encore neuf, pouvait embrasser.

Puis vint le son. Un bourdonnement de fond, sourd, continu, presque rassurant à force d'être partout à la fois. Par-dessus, plus proche, un cliquetis mécanique répété : quelque chose qui se rétractait, quelque part au-dessus de sa tête, méthodiquement. Et sous tout ça, plus fort que le reste, les battements de son propre cœur, qu'il n'avait pas entendu depuis — il ne savait plus depuis quand.

Le toucher suivit, brutal par contraste. Le métal du caisson sous ses paumes était froid, presque humide, et une bande adhésive se détacha de son avant-bras avec une brûlure légère qui le fit tressaillir. Ses doigts, quand il les referma sur le rebord, semblaient appartenir à quelqu'un d'autre — lourds, engourdis, obéissant avec une seconde de retard. Il posa la main à plat sur sa propre poitrine, comme pour vérifier qu'elle était bien là. Elle l'était.

L'odorat vint ensuite, timide, presque hésitant. Une odeur d'ozone, métallique, sèche — celle d'un air recyclé trop de fois pour porter encore la trace de quoi que ce soit de vivant. Puis, dessous, quelque chose de plus organique : sa propre sueur, la sienne, familière et pourtant étrangère, comme un vêtement qu'il n'aurait pas porté depuis des années.

Le goût fut le dernier, et le plus étrange des cinq. Sa bouche était sèche, la langue collée au palais, avec un arrière-goût métallique tenace qui ne ressemblait à rien de ce qu'il pouvait nommer. Il déglutit péniblement. Rien ne vint apaiser la sensation.

Il resta un moment sans bouger, en clignant des yeux, le temps que chacun de ses sens finisse de se réapproprier sa place. Ses muscles étaient engourdis, mais ils répondaient toujours. Il se redressa doucement. La tête lui tournait, il se sentait un peu nauséux — mais lentement, sens après sens, il redevenait quelqu'un.

C'était une sensation bizarre.

Et puis vint la question. La question que se posaient tous ceux qui, comme lui, se réveillaient après un sommeil de près d'un siècle :

Qu'est-ce qu'il foutait là ?



La première chose dont il se souvint, ce fut son prénom. Rémi.

C'était à peu près la seule chose constante qui subsistait parmi les innombrables souvenirs que des dizaines de vies lui avaient offerts. Il se souvenait de chacune d'elles, comme on se souvient d'un rêve particulièrement tenace — la précision n'y avait pas sa place, mais l'expérience, elle, oui. Une matière brute, sans date ni visage net, qui pesait pourtant comme un vécu.

Il finit par sortir de son caisson. Autour de lui, les occupants des autres caissons de son quartier faisaient de même — un bruissement de mouvements timides, de métal qui grince, de souffles qu'on reprend. Le caisson juste à côté du sien était resté vide. Il s'y attarda un instant, sans savoir pourquoi, avant de détourner le regard. Personne ne parla. Pas tout de suite. Certains poussaient de longs soupirs en émergeant de leur stase, comme si l'air lui-même avait un poids à rendre. Sur le sol, des flèches lumineuses indiquaient une direction. Il les suivit, sans réfléchir, comme tous les autres.

Un peu plus loin, il déboucha sur un couloir. Une centaine de personnes, au moins, suivaient les mêmes flèches vers une destination qu'aucune d'elles ne connaissait. Il se laissa porter par le mouvement.

Devant lui, un groupe semblait s'être retrouvé. Une famille, visiblement — des bras qui se cherchaient, des visages qui se reconnaissaient avec un temps de retard, entre la confusion et le soulagement. Rémi tourna la tête, scrutant les visages autour de lui. Aucun ne lui disait rien.

D'autres avançaient, parfaitement hébétés, le regard vide fixé sur le dos de celui qui les précédait.

Puis ils aperçurent une femme, debout près d'une grande porte, qui donnait des instructions d'une voix posée, presque douce à force d'être répétée. Elle invitait la colonne d'humains à pénétrer dans la salle, un geste du bras après l'autre, toujours le même.

Quand quelqu'un lui posait une question, elle répondait invariablement que toutes les réponses seraient données à l'intérieur. Qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Que tout irait bien.

Rémi suivit le mouvement. Quand il passa devant elle, un androïde scanna l'écusson qu'il portait sur l'épaule. Un bip discret. Une lumière verte. La machine lui sourit — un sourire calibré, mais qui semblait sincère malgré tout — et lui dit simplement :

— Bienvenue sur Terre, Rémi.

Rémi le regarda un instant, cherchant quoi répondre. Mais avant même qu'il n'eût pu ouvrir la bouche, la foule le poussa dans la salle.

Une salle de trois mille places. Un holo-écran géant s'élevait au fond, une dizaine de mètres de haut, encore éteint. À l'intérieur, des androïdes guidaient les arrivants et les plaçaient avec soin, de manière à ce qu'il ne subsiste aucun espace entre eux.

Rémi se retrouva assis au milieu du 71^e rang. À côté de lui, ce qui semblait être une famille ne disait rien — ils se contentaient de se tenir par la main, comme si ce simple contact suffisait à tenir le monde en place.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la salle plongea dans le noir.

Et le film démarra.



Les lumières s'éteignirent d'un coup. Pas de transition, pas d'avertissement — juste le noir, total, et trois mille respirations qui se suspendirent en même temps.

Puis la coupole s'alluma.

Un frisson parcourut la salle avant même que Rémi n'ait eu le temps de comprendre ce qu'il regardait. Des étoiles. Partout. Au-dessus de sa

tête, sur les côtés, et — quand il baissa involontairement les yeux — sous ses pieds aussi, comme si le sol avait cessé d'exister. Quelques exclamations fusèrent, ici et là, de pure stupeur — le genre de bruit qu'on ne retient pas.

Vous voyez ce que vous voyez, dit la voix. Grave. Posée. Des étoiles. Partout. Ce n'est pas une métaphore.

Rémi s'agrippa aux accoudoirs. À côté de lui, la mère de famille resserra sa main sur celle de son enfant.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il avait la sensation que cette voix lui était familière.

Le ciel se mit en mouvement — lentement d'abord, puis de plus en plus vite, les étoiles filant dans toutes les directions comme si la salle elle-même tournait sur son axe. Une traînée lumineuse traversa la coupole d'un bord à l'autre. Quelqu'un, deux rangs devant, se leva à moitié de son siège avant de se rasseoir, gêné.

Une comète.

Ce qui s'est passé s'appelle un impact cométaire de classe extinction.

La comète grossit. Elle grossit vite — trop vite pour que l'œil s'y habitue. Le ciel autour d'elle vira au blanc, un blanc qui n'avait pas de nom dans ce que Rémi connaissait des couleurs. Un murmure collectif traversa la salle, quelque chose entre l'effroi et la fascination — des gens penchés en avant, la bouche entrouverte, comme devant un feu d'artifice qui aurait mal tourné.

Neuf kilomètres de diamètre. Soixante mille kilomètres à l'heure au moment du contact avec l'atmosphère. Pour vous donner une échelle —

L'image bascula. Ils n'étaient plus dans le ciel. Une ville, vue d'en haut, la nuit — des lumières en dessous comme un reflet inversé des étoiles, une rivière qui serpentait en une courbe familière à beaucoup, apparemment, car un nom traversa la salle en écho, chuchoté d'un siège à l'autre.

— Paris.

Le mot n'avait pas fini de circuler que la lumière effaça tout.

— c'est l'équivalent de cent mille fois l'ensemble des armes nucléaires jamais construites par l'humanité, déchargées en une fraction de seconde.

Ce n'était pas une explosion. C'était une lumière — un point d'abord, puis une expansion qui gommait tout dans son cercle, silencieuse, totale. La rivière disparut. Les lumières disparurent. En quatre secondes, la ville n'était plus qu'un disque blanc qui continuait de grandir.

Le silence, cette fois, fut d'une autre nature.

Puis les premiers sanglots montèrent — pas partout, pas tous en même temps, mais assez pour que Rémi les entende distinctement au-dessus du bourdonnement de la salle. Un homme, quelques rangs plus loin, avait les deux mains plaquées sur le visage, les épaules secouées sans bruit. La femme à côté de Rémi pleurait aussi, silencieusement, les yeux fixés sur l'écran, comme si elle cherchait à y retrouver quelque chose qui n'y était plus.

Rémi ne comprenait pas encore pourquoi. Puis il sentit, quelque part en lui, une odeur qui n'avait rien à faire là — du pain chaud, une cour intérieure, une voix de femme qui l'appelait par un nom qu'il n'était pas certain d'avoir jamais porté. Le souvenir n'avait ni date ni visage. Mais il portait un poids, et ce poids ressemblait à une perte.

Le cratère fait environ cent quatre-vingts kilomètres de diamètre. Dans un rayon de mille cinq cents kilomètres, tout ce qui se trouvait à l'air libre a brûlé avant que l'onde de choc n'arrive.

L'image recula. Un continent entier, vu de l'espace, traversé par une ride circulaire qui s'étendait depuis le point d'impact — parfaite, indifférente, comme un caillou jeté dans une eau devenue trop grande.

L'onde de choc a fait le tour de la Terre trois fois.

Ils la virent faire le premier tour. Depuis cette hauteur, ça ressemblait presque à une respiration.

Personne, dans la salle, ne dit plus rien.

L'image se stabilisa enfin sur un ciel dégagé, un matin quelque part, une lumière neuve tombant sur un paysage vide.

La surface est à nouveau habitable.

J'ai dépensé sans compter pour que ce soit possible.

La caméra survola lentement des galeries, des bases, puis une carte du monde où cent septante et un points lumineux palpitaient, chacun à son rythme. Deux d'entre eux, rouges, immobiles.

Quarante-deux millions.

Le chiffre tomba dans la salle comme une pierre dans un puits. Rémi entendit, deux sièges plus loin, un homme le répéter à voix basse, comme s'il essayait de lui donner un sens qu'il n'arrivait pas à trouver.

Des galeries à cinq kilomètres de profondeur. Des caissons conçus pour tenir un siècle.

À ce mot — siècle — le souvenir de Rémi remonta une seconde fois, plus net sans être plus complet. Il n'essaya pas de le retenir. Il avait compris, en un éclair aussi bref que le premier, que ça ne servirait à rien.

Ce n'est pas beaucoup, sur huit milliards. J'aurais voulu faire mieux.

L'image se posa sur une plaine vue d'en haut. De l'herbe pauvre, rase, et au loin une lisière de forêt.

Ce que vous allez trouver dehors n'est pas le monde que vous avez connu.

Mais c'est un monde.

Vous allez rencontrer des androïdes. Certains d'entre eux ont passé soixante ans seuls dans ces galeries, à entretenir des systèmes pour des gens qui ne savaient pas qu'ils existaient.

Traitez-les bien. Ce n'est pas une recommandation sentimentale. C'est la seule instruction qui compte vraiment.

Bonne journée.

La coupole s'éteignit. Les lumières revinrent doucement, cette fois — quelqu'un, quelque part, avait pensé à ça aussi.

Personne ne se leva tout de suite. Autour de Rémi, des visages qu'il ne connaissait pas essayaient de faire tenir ensemble deux choses qui ne s'accordaient pas : ce qu'ils venaient de voir, et ce qu'ils venaient, l'espace d'un instant, de se rappeler.

Il porta la main à son propre visage. Ses doigts étaient humides. Il ne se souvenait pas d'avoir pleuré.



Il s'écoula quelques minutes avant qu'un couple d'androïdes n'apparaisse sur la scène. Ils émergèrent d'une trappe dissimulée dans le sol, sans bruit, sans effet de mise en scène — juste là, soudain, debout au centre du cercle. Un silence différent s'installa, plus tendu que celui d'avant, celui d'une salle qui retient son souffle avant de comprendre pourquoi.

Leurs voix étaient amplifiées dans toute la salle.

— Bonjour à tous, fit la femme.

— Nous sommes heureux de vous rencontrer enfin, en chair et en os, ajouta l'homme.

Un murmure parcourut la salle — bas d'abord, puis gagnant en volume, comme une vague qui remonte plusieurs rangs à la fois.

— C'est Stanislas. Et Eva.

Le nom se répéta d'un siège à l'autre, porté par des voix différentes, avec des intonations qui n'avaient rien en commun. Certains le prononçaient comme une évidence. D'autres comme une question. Ici et là, quelqu'un se penchait vers son voisin pour chuchoter quelque chose que Rémi ne pouvait pas entendre — une histoire, une rencontre, une vie entière peut-être, resurgie d'un coup.

Stanislas se tourna vers le premier rang où il avait entendu son nom.

— Effectivement, nous sommes Eva et Stanislas Clampin. Vos gardiens.

— Vous avez eu l'occasion de nous rencontrer à l'une ou l'autre occasion durant les différentes vies que vous avez vécues au cours des quatre-vingts années passées en stase, ajouta Eva.

Une femme, quelques rangs devant Rémi, porta la main à sa bouche. Un homme plus âgé hochait lentement la tête, comme si quelque chose venait enfin de trouver sa place. D'autres, au contraire, semblaient chercher dans leur mémoire sans rien y trouver — le visage tendu de ceux qui sentent qu'on leur parle d'eux sans se reconnaître dans ce qu'on en dit.

— Nous savons que cela peut paraître perturbant pour nombre d'entre vous, ajouta Stanislas. Nous n'avions pas... cette forme.

Il montra son corps d'androïde.

— Mais c'était bien nous.

Le silence qui suivit fut plus dense encore. Quelques regards se détournèrent, mal à l'aise — comme si la confirmation de la machine sous le visage familial coûtait quelque chose à admettre.

— Merci à Monsieur Bridges pour sa dernière recommandation à notre égard, dit Eva. Nous n'en demandions pas tant, mais nous apprécions.

Il y eut un rire dans la salle — pas général, mais suffisant pour détendre un peu l'air, ici et là, comme une soupape qu'on ouvre par petites touches.

— C'est le grand jour pour vous, mes amis, fit Stanislas. Pour vous comme pour nous, d'ailleurs.

— Mais vous n'êtes pas les premiers dans cette arche numéro 1 à sortir à l'air libre, compléta Eva. N'est-ce pas, Stanislas ?

— Non, Eva. Nous avons entamé cette dernière phase il y a un an déjà. Et nous sommes toujours en cours.

Il y eut un silence, puis un murmure dans la salle — moins de la surprise que du calcul. Des têtes se tournèrent vers leurs voisins. Un an. Déjà. Pendant qu'eux dormaient encore. Quelqu'un, non loin de Rémi, laissa

échapper un petit rire sans joie, celui qu'on a quand une évidence trop grande pour tenir dans une phrase se résume malgré tout à une phrase.

— Oui, les amis, continua Stan. Dans quelques heures, vous allez rejoindre votre nouvelle famille, là-haut. À cinq kilomètres au-dessus de nos têtes.

— Vous allez sortir, ajouta Eva. Et vous allez repeupler la Terre. Lui redonner vie.

Le brouhaha continua dans la salle — des voix qui montaient, se croisaient, sans qu'aucune ne domine vraiment. Quelqu'un pleurait encore, quelques rangs plus loin. Quelqu'un d'autre riait, pour une raison que Rémi ne saisit pas.

— Y a-t-il des questions ? finit par dire Stanislas.

Une centaine de mains se levèrent en même temps — un mouvement presque unanime, comme si la salle entière n'avait attendu que ce signal. Une voix isolée cria quelque chose depuis le fond, avalée aussitôt par le reste.

Stanislas se tourna vers Eva.

— Eh bien, je pense que nous allons avoir un peu de retard sur le planning, aujourd'hui.

Un rire, plus large cette fois, parcourut les gradins — un vrai relâchement, bref mais net, comme si toute la salle avait eu besoin de cette phrase précise pour respirer à nouveau.

Rémi, lui, ne leva pas la main. Il resta les yeux rivés sur les deux androïdes, immobile au milieu de l'agitation générale. Il y avait quelque chose qui n'allait pas. Il ne savait pas quoi — mais quand il croisa le regard de Stanislas, qui le tint un peu plus longtemps que les autres, il sut qu'il finirait par savoir.



La séance de questions-réponses dura une vingtaine de minutes. Des questions pratiques d'abord — où dormir ce soir, où manger, comment

retrouver telle ou telle personne dont on avait entendu le nom prononcé dans la salle. Puis des questions plus hésitantes, formulées à voix basse par ceux qui n'osaient pas vraiment les poser à voix haute : est-ce que tout ce qu'on avait vécu là-dedans comptait pour quelque chose, ou est-ce que ce n'était rien, juste du vent, juste des rêves qu'on avait pris pour une vie. Eva répondait à celles-là avec une douceur particulière, comme si elle les avait attendues.

— Ça a compté pour vous, dit-elle à un moment. C'est ce qui compte.

Puis vinrent les questions sur la surface. Ce qu'on y trouverait. À quoi ça ressemblait, dehors, après tout ce temps.

— Du soleil, répondit Eva. Il fait un temps magnifique pour la saison. Vous allez apprécier.

Ce fut comme si elle avait actionné un interrupteur.

Les mains qui étaient encore levées après cette réponse se baissèrent, une à une, presque toutes en même temps. S'il y avait encore des questions, elles attendraient. Certains s'étaient déjà levés, incapables de rester assis une minute de plus. Visiblement, la question de revoir le soleil, le vrai, était devenue la nouvelle priorité de l'assemblée — plus urgente que toutes les autres réunies.

Stan et Eva se regardèrent en souriant.

— Eh bien, Eva, il me semble que pour abréger nos futures séances de questions et réponses, nous avons trouvé la formule magique.

— Mesdames et messieurs, continua Eva, je vais vous demander de vous diriger vers les portes sur votre droite, et d'embarquer à bord des transporteurs.

— Pas de précipitation, s'il vous plaît, nous n'oublierons personne, ajouta Stanislas.

Déjà, la moitié de la salle était debout, et on pouvait sentir comme une certaine impatience à l'idée de quitter les lieux — des gens qui se poussaient sans le vouloir vraiment, des mains qui rassemblaient des affaires

qui n'existaient pas, ce réflexe absurde de vérifier ses poches quand on n'a rien à y mettre.

Rémi se leva en même temps que ses voisins de rangée, et il emboîta leurs pas. Autant tout le monde était resté silencieux en arrivant dans la salle, autant les discussions allaient bon train en la quittant — des bribes de phrases qui se chevauchaient, des rires nerveux, quelqu'un qui répétait le mot « soleil » comme on goûte un fruit qu'on avait oublié. Rémi regardait autour de lui, mais aucun de ces visages ne lui semblait familier. La très grande majorité formait des groupes, des familles pour la plupart, ou des couples, qui avançaient serrés les uns contre les autres comme s'ils craignaient de se perdre à nouveau.

Il embarqua à son tour dans l'un des transporteurs destinés à la surface. La machine, auto-pilotée, démarra et entama son très long périple. Les foreuses avaient fait leur travail bien des années auparavant. Les couloirs s'étendaient sur des kilomètres, et se développaient en une spirale qui allait en s'élargissant, comme un coquillage taillé dans la roche noire. Par instants, à travers les hublots du transporteur, Rémi apercevait d'autres galeries qui croisaient la leur, d'autres véhicules filant dans des directions parallèles, chargés d'autres visages qu'il ne connaissait pas non plus. Le parcours qui les ramenait vers la surface devait frôler la centaine de kilomètres.

Alors que les discussions étaient allées bon train au début du parcours, elles finirent par s'éteindre à mesure que les véhicules approchaient de la surface — remplacées par un silence différent de tous ceux qui l'avaient précédé ce jour-là. Un silence d'attente pure. Quelques-uns fermèrent les yeux. D'autres gardèrent le visage collé contre la vitre, comme s'ils avaient peur de manquer l'instant où tout changerait.

Et puis il y eut le bout du tunnel.

Et la lumière qui en jaillit. Éblouissante. Naturelle. Merveilleuse — au point que plusieurs personnes portèrent la main devant leurs yeux, en

riant de leur propre geste, avant de la baisser aussitôt pour ne rien en perdre.

Mais ce qui frappa le plus Rémi, c'est quand le véhicule s'arrêta sur une immense esplanade, et qu'ils purent tous en descendre. Tout autour, des arbres d'espèces différentes poussaient depuis quelques années, encore jeunes, encore frêles, mais bien vivants. L'air avait un goût que Rémi ne sut nommer — quelque chose entre l'herbe coupée et la terre mouillée, quelque chose qu'aucune de ses vies simulées ne semblait avoir gardé en mémoire intacte.

Ce fut un réel moment de grâce.

Des pleurs, des rires, souvent les deux confondus sur un même visage. Des couples qui s'enlaçaient au milieu du passage, indifférents à la foule qui devait les contourner. Des familles qui se prenaient dans les bras avec une force presque douloureuse, comme si elles voulaient s'assurer que rien ne pourrait plus jamais les séparer. Un enfant courait déjà entre les jambes des adultes, hurlant de joie pour une raison que lui seul connaissait. Une femme âgée s'était assise à même le sol et pleurait sans bruit, le visage tourné vers le ciel, les yeux fermés.

Certains s'effondrèrent sur le sol pour embrasser la Terre. L'herbe était verte, et avait été soigneusement coupée. Le soleil était haut dans le ciel, et réchauffait aussi bien la peau que les âmes.

Rémi, quant à lui, était là, dans cette foule, immobile au milieu du mouvement général — un caillou au milieu d'un courant. Il regarda les embrassades, les larmes, les mains qui se cherchaient et se trouvaient. Il attendit, presque malgré lui, qu'un visage se détache de la masse et se dirige vers lui.

Aucun ne vint.

Et jamais dans toute son existence, il ne ressentit une telle solitude.



Quelques heures plus tard, des groupes avaient été formés. Des dizaines de membres de l'équipe d'accueil s'étaient chargés de regrouper les nouveaux venus selon leurs numéros, pour les rediriger vers d'autres véhicules — un ballet organisé, presque silencieux, de gens en combinaison claire qui consultaient des tablettes, appelaient des noms, orientaient d'un geste de la main ceux qui hésitaient. Les transporteurs s'étaient connectés aux chargeurs avant de replonger dans les entrailles de l'arche numéro 1, en attendant la sortie suivante. Rémi les regarda s'enfoncer un à un dans le sol, comme des insectes rentrant dans leur terrier, et se demanda combien de fois encore ce même ballet allait se répéter aujourd'hui. Combien de fois cette même lumière allait surprendre d'autres yeux.

Ils embarquèrent par plus petits groupes dans des bus qui démarrèrent vers une destination inconnue. L'hôtesse d'accueil s'appelait Rachel — une femme d'une quarantaine d'années, la voix posée, le genre de calme qu'on acquiert à force de répéter les mêmes phrases à des centaines d'inconnus perdus. Elle leur expliqua qu'ils allaient rejoindre leurs logements. Une ville qui s'étendait sur des dizaines de kilomètres, dit-elle, avec des logements adaptés en fonction des résidents et de leurs profils. Familles. Couples, avec ou sans enfants.

Elle leur expliqua aussi que les logements seraient mis à leur disposition pour un temps limité, avant qu'une zone de repeuplement ne leur soit attribuée. Personne, dans le bus, ne posa de question sur ce que ça signifiait vraiment. Personne n'en avait plus la force.

Dans le bus de Rémi, ils prenaient la direction du village numéro sept. Par la vitre, le paysage défilait — une nature encore jeune mais déjà généreuse, des arbres plantés en rangs qui n'avaient pas tout à fait perdu leur ordonnancement artificiel, des chemins de terre qui rejoignaient des routes macadamisées toutes neuves. Chaque village disposait de son centre logistique, et tout autour, les bungalows étaient distribués en étoile, plongés dans la nature.

Le bus fit le tour des bungalows, délivrant les passagers un à un en fonction des cottages disponibles. Alors qu'ils passaient devant des logements visiblement occupés depuis un certain temps — du linge qui séchait sur un fil, un vélo posé contre un mur, une fumée légère qui montait d'une cheminée improvisée — les résidents leur faisaient un signe de la main. Certains dans le bus répondaient. D'autres se contentaient de regarder, comme si le geste était encore un peu trop tôt pour eux.

Et puis Rémi entendit son nom, dans le micro, prononcé par Rachelle.

— Rémi. Matricule RT7417. C'est à votre tour de descendre.

Rémi ne réagit pas tout de suite. Il fallut à sa mémoire une seconde de trop pour reconnaître ce nom comme le sien.

— Rémi ? Il y a un Rémi dans mon bus ?

Il sortit de sa torpeur. Il leva timidement la main. Les quelques visages qui étaient encore présents se tournèrent vers lui — pas beaucoup, le bus s'étant vidé au fil des arrêts. Ils affichaient un sourire compatissant, celui qu'on adresse à quelqu'un qu'on ne connaît pas mais dont on devine, sans savoir pourquoi, qu'il descend seul.

Il se leva, seul, et emprunta le couloir du bus vers la sortie. Personne ne l'accompagna du regard bien longtemps.

— Voici ton logement, Rémi, fit Rachelle. Tu n'as qu'à poser ta main sur la console d'accès.

Puis elle lui sourit. Un gentil sourire, un peu plus appuyé que les précédents, comme si elle avait deviné quelque chose sans se l'expliquer tout à fait.

— Bonne chance à toi, Rémi. Et bienvenue sur Terre.

Rémi descendit et se retrouva face à un petit bungalow en bois, seul au bout de son allée. Le bus repartit derrière lui dans un souffle discret. Il franchit les quelques mètres qui le séparaient de la porte d'entrée. Il posa la main sur la console d'accès, et la porte s'ouvrit.

Il pénétra à l'intérieur. Ce n'était pas très grand — pratique, fonctionnel. Une toilette, une salle de douche, une cuisine qui donnait sur un petit salon-salle à manger. La lumière du dehors entraînait par une large baie, dessinant un rectangle chaud sur le sol.

Il y avait deux chambres, chacune avec un lit d'un mètre quarante.

Rémi resta un moment sur le seuil de la première, sans entrer. Deux chambres. Deux lits. Il ne s'était pas posé la question jusque-là — pas vraiment, pas consciemment — mais quelque chose en lui avait déjà fait le calcul, quelque part sous la surface, pendant tout le trajet.

— Maman ?

Le mot lui échappa avant qu'il n'ait eu le temps de le retenir. Il resta suspendu dans le silence du bungalow, sans réponse, ridicule et immense à la fois.

Puis il se souvint. Et le souvenir fut violent.

Sa mère. Avec qui il avait embarqué dans toute cette aventure. Qui avait pris place dans le caisson juste à côté du sien — celui qu'il avait trouvé vide, ce matin-là, sans s'y attarder plus qu'un instant, sans encore savoir ce que ce vide voulait dire.

Il le savait, maintenant.

Rémi se mit à pleurer. Mais cette fois-ci, il n'y avait plus personne pour l'entendre, ni pour le consoler. Seulement les deux chambres, la lumière qui déclinait doucement sur le sol, et un lit d'un mètre quarante qui ne serait jamais occupé.

Bon chien

Arche 1 — Village °7 — Deux jours plus tard.

Rémi n'avait plus quitté son bungalow depuis deux jours. Le frigo était encore plein et il y avait à peine touché — quelques emballages ouverts puis refermés sans conviction, un fond de jus d'orange qui commençait à

tourner. Il ne s'était même pas changé et portait encore ses vêtements du premier jour, ceux qu'on lui avait donnés à la sortie du caisson, froissés maintenant, comme si le tissu lui-même avait fini par épouser sa fatigue.

Il passait le plus clair de son temps assis, sans vraiment regarder quoi que ce soit. Parfois debout devant la baie vitrée, à observer les autres bungalows, les allées et venues des voisins, sans jamais sortir lui-même.

Et puis la sonnette retentit.

Une fois. Il ne bougea pas.

Deux fois. Il tourna la tête vers la porte.

Trois fois. Il se leva péniblement, comme si son corps avait désappris le mouvement en deux jours à peine.

Il alla ouvrir. Dans l'encadrement de la porte, apparut Stanislas.

— Bonjour, Rémi.

— Bon... bonjour, Monsieur... heu, je veux dire Stan... non... Monsieur.

Il n'arrivait pas à choisir. Aucun des trois mots ne lui semblait juste.

— Je peux entrer ?

Rémi resta interdit un moment. Il se retourna en direction du bungalow, cherchant du regard tout ce qui pourrait trahir l'état dans lequel il se trouvait — sans même savoir ce qu'il cherchait vraiment, ni comment il pourrait le cacher à temps.

— Je... oui. Oui bien sûr.

Stanislas entra sans un regard sur le désordre, comme si de toute façon il l'avait déjà anticipé. Dehors, Rémi aperçut Eva qui attendait dans une petite voiturette électrique de service, avec une caisse posée à l'arrière. Une caisse qui bougeait, très légèrement, par petites secousses irrégulières.

Elle lui fit un petit signe de la main, avec l'un de ses plus beaux sourires — celui qui, sans qu'il sache pourquoi, lui donna soudain envie de pleurer.

— C'est... c'est Eva ?

Stanislas se retourna, un sourcil levé, presque amusé.

— Il paraît, oui. Ou alors on m’a refilé une copie sans que je ne le sache. Mais j’en doute.

— Elle... elle ne veut pas venir.

— Si, bien sûr. Mais pas tout de suite.

Stan fit le tour du salon, les mains dans le dos, l’air de quelqu’un qui inspecte un chantier sans en avoir l’air. Il avisa la cuisine, restée en l’état depuis deux jours — la vaisselle intacte, le plan de travail vide. Puis il se tourna vers Rémi.

— Tu as mangé, Rémi ?

Rémi ne répondit pas tout de suite. La question, si simple, semblait pourtant réclamer un effort disproportionné.

— Comment vous savez comment je m’appelle ?

Stanislas soupira, leva les yeux au ciel, puis il lui sourit sans lui répondre — un sourire qui disait clairement qu’il avait des centaines de bonnes réponses à cette question et qu’aucune ne valait la peine d’être donnée maintenant.

Il ouvrit le frigo sans demander la permission, prit quelques œufs, une poêle, un peu d’huile, et se mit à cuisiner sans rien dire de plus — comme s’il faisait ça chez lui, comme s’il l’avait toujours fait.

Le gaz s’alluma dans un petit claquement. L’huile commença à crépiter.

— Évidemment que je te connais, Rémi. Tu es mon ami. Et où que tu sois, je le serai toujours.

Puis Stanislas se tourna vers Rémi, une spatule à la main, avec un sérieux presque enfantin.

— Toi aussi tu es mon ami, hein, Rémi ?

— Oui. Oui, enfin je suppose.

— Moi, j’en suis certain. Parce qu’un jour, Rémi, tu m’as aidé. Tu n’y étais pas obligé, et pourtant tu t’es porté à mon secours. Pas une fois, d’ailleurs. Deux fois si mes souvenirs sont bons. Et ça, ça compte.

Rémi resta silencieux un instant, cherchant dans le fond confus de sa mémoire une trace de ce dont Stanislas parlait — un fragment, une image, quelque chose. Rien ne vint. Il allait parler malgré tout, poser une question, mais pendant que les œufs frémissaient dans la poêle, Stanislas reprit la parole avant lui, comme s'il avait deviné la question et préféré la devancer.

— Il y a autre chose que je voulais te dire, Rémi.

Il ouvrit une armoire sans hésitation, comme s'il savait déjà où elle se trouvait, et saisit trois assiettes, trois couverts. Il les déposa sur le rebord de la kitchenette, juste devant Rémi, et lui fit un petit signe de la tête qui signifiait : tu veux bien m'aider à mettre la table ?

Rémi s'exécuta sans rien dire. Ses gestes étaient lents, mécaniques, comme s'ils appartenaient à quelqu'un qui les aurait faits mille fois avant lui.

— Je disais donc... j'ai quelque chose à te dire, et c'est assez difficile.

Rémi était resté là, debout, une fourchette encore à la main, sans rien dire, après avoir disposé les couverts sur la table.

— Je voudrais te présenter mes excuses, continua Stanislas.

Sa voix avait changé. Plus basse. Plus posée, aussi — comme s'il avait répété cette phrase, seul, plusieurs fois, avant de sonner à la porte.

— Je... n'étais pas présent pour toi quand tu es sorti de ton caisson. Pour t'accueillir.

— Il me semble que si, vous étiez sur scène, avec Eva. Et je...

— Justement. Ce n'était pas ma place. Je... m'en suis rendu compte après et je m'en suis voulu.

— Mais enfin voyons, il y avait tous ces gens qui étaient perdus. Et vous, vous étiez là pour les guider, pour les aider. C'était important.

Stanislas s'arrêta de cuisiner un instant. La poêle grésillait toute seule, oubliée. Il sourit — un sourire un peu triste, celui de quelqu'un qui apprécie l'argument sans pouvoir s'en satisfaire.

— Oui, mais quand quelqu'un de bien doit affronter la perte, son ami se doit d'être présent. Et moi... je n'étais pas là.

Rémi essuya une larme qui coulait le long de sa joue, d'un geste rapide, presque honteux, comme s'il espérait que ça passerait inaperçu.

— Je... je comprends. Ce n'est pas grave, vous savez.

— Oh si, c'est grave.

Stanislas baissa les yeux vers la poêle, remua les œufs sans réel besoin, juste pour avoir quelque chose à faire de ses mains.

— Ta maman était quelqu'un de bien. Elle... elle est tombée malade quelques années après être entrée dans les caissons. On ne pouvait rien faire, même si le système a ralenti le développement de la maladie. Elle... n'a pu tenir jusqu'au bout. Alors voilà.

Stanislas n'osait pas regarder Rémi. Il fixait la poêle comme si le monde entier s'y trouvait résumé.

— Je suis désolé, Rémi. Désolé pour ça. Et désolé de ne pas avoir été présent. J'espère juste que tu me pardonneras un jour.

Le silence qui suivit dura plus longtemps que les précédents. Dehors, à travers la baie vitrée, la voiturette électrique attendait toujours, immobile, avec sa caisse qui, de temps à autre, bougeait encore un peu.

Rémi lui sourit. Un sourire fragile, mais un sourire. L'odeur des œufs cuits à point envahissait toute la pièce, chaude, simple, presque indécentement normale au milieu de tout ça.

— Ça sent bon, fit simplement Rémi.

— Alors il est l'heure de passer à table, mon ami, répondit simplement Stanislas.



Stanislas déposa les œufs dans l'assiette de Rémi, qui engloutit littéralement le repas — la fourchette allant et venant avec une urgence qui n'avait plus rien de poli, comme si son corps avait attendu ce signal depuis

deux jours pour se souvenir qu'il avait faim. Deux œufs. Ce n'était pas beaucoup, mais pour le jeune homme, c'était énorme.

Puis, Rémi regarda son assiette vide, puis les deux autres assiettes tout aussi vides, puis Stanislas.

— Oh, je suis désolé, j'ai tout mangé.

— C'est que tu avais faim.

— Oui, mais toi ? Eva ?

— Je n'ai pas ce problème, répondit simplement Stanislas. Et puis...

Rémi attendit la suite, un peu désolé, la fourchette encore à la main comme s'il envisageait de la reposer par politesse — un peu tard.

— Ce n'était que l'entrée, ajouta Stanislas en souriant.

Il retourna derrière la petite cuisinière avec l'assurance tranquille de quelqu'un qui avait déjà prévu la suite depuis le début. Il sortit la poêle, la remplit d'eau. Puis ouvrit le frigo et en tira un paquet de pâtes fraîches, des tomates, un oignon et de l'ail.

— Il n'y a pas de viande dans ce monde-ci, ajouta-t-il. Désolé, mais ça viendra. Mais il faudra que tu t'habitues à partager ce que tu auras.

— Partager ? Mais partager avec qui ?

Stanislas se tourna vers lui avec une lenteur presque comique, le couteau suspendu au-dessus de l'oignon.

— Mais bon sang, c'est vrai ça. Avec qui vas-tu bien pouvoir partager tes repas ? C'est idiot de ma part. Comment ai-je pu oublier ?

— Ça, fit Rémi en riant — un vrai rire, le premier depuis deux jours — c'est pas possible. Tu n'oublies jamais rien !

— C'est vrai ça. Tu as entièrement raison. Je n'oublie jamais rien.

Il hocha la tête avec un sérieux exagéré, comme s'il venait de confirmer un fait scientifique, puis se remit au travail en découpant l'oignon, les gestes précis, presque trop précis pour un simple repas.

— Tu sais quoi, on va quand même demander à Eva, finit-il par lâcher avec un petit sourire. Tu veux bien aller la chercher ? À mon avis, elle doit en avoir marre de poireauter dehors.

— Eva ? Oh, mais oui, elle est dehors. Je l'avais presque oubliée.

— Moi pas, tu vois. Allez, vas-y, va la chercher pendant que je termine ceci.

L'eau de la casserole finissait de frémir quand Rémi bondit de sa chaise et alla ouvrir la porte d'entrée.

Eva se tenait debout devant la voiturette électrique, immobile, patiente comme elle l'était toujours. À côté d'elle, il y avait un petit animal. Un jeune chien. Un berger malinois qui lui tournait autour en remuant la queue dans tous les sens, l'air de quelqu'un — de quelque chose — qui n'attendait plus que le signal pour exploser de joie.

— J'ai amené un ami, fit-elle simplement. Il peut venir aussi ?

Rémi fit le premier pas à l'extérieur.

L'animal s'arrêta net. Le regarda. Le nez en l'air, les oreilles dressées, immobile une fraction de seconde — le temps, peut-être, de vérifier que ce n'était pas une erreur.

Puis il aboya et se précipita vers lui, la queue battant l'air avec une frénésie presque douloureuse à voir.

— Kitou ! Mon bon chien !

Rémi s'accroupit à peine à temps. Le chien se lança dans ses bras sans attendre, lui léchant le visage et les mains, gigotant, tournant sur lui-même, manquant de le renverser sur le pas de la porte. Rémi tomba assis sur les fesses sans même s'en apercevoir, les bras déjà refermés autour de l'animal.

— Oh, oui, bon chien, bon chien. Tu as retrouvé ton maître, hein ? Oh oui, moi aussi je suis heureux de te retrouver.

Sa voix se cassait sur chaque mot, quelque part entre le rire et les larmes, sans jamais choisir vraiment l'un ou l'autre. Kitou, lui, battait de la queue frénétiquement tout en léchant le visage de son maître.

Eva ne dit rien. Elle se contenta d'admirer la scène, les mains croisées devant elle. Si elle avait pu pleurer, elle l'aurait fait. Des pleurs de joie. Mais sa condition ne le lui permettait pas. Alors elle resta simplement là, à regarder, comme si le fait d'être témoin suffisait à combler ce que son corps ne pouvait pas exprimer.

Rémi se tourna alors vers elle, le chien toujours agrippé contre sa poitrine.

— Mais, comment avez-vous fait ? Il était mort ? Ce... ce n'est pas lui, si ?

— Si, c'est bien lui, répondit Eva. Stanislas a fait des recherches. Il a retourné toute l'arche pendant deux jours, fouillé ses mémoires, et il a fini par le trouver. Ton chien n'était pas une invention du système, il en était certain. Alors il l'a retrouvé et l'a fait sortir. Normalement, il n'aurait...

— Oh, merci ! Merci, Eva ! C'est... c'est super. Mon bon chien. Mon Kitou. Que je suis content de te voir.

Le jeune homme serrait son chien dans les bras, et l'animal se laissa faire, agitant sa queue avec une énergie incroyable, tout le corps secoué par le mouvement. Comme s'ils ne s'étaient plus vus depuis des décennies.

Ce qui était la réalité.

Puis Rémi se précipita à l'intérieur, avec le chien dans les bras, en criant :

— Stan, Stan, regarde qui est là ! Prépare des pâtes en plus ! On a un autre invité !

Kitou se débattit pour toucher le sol dès qu'il aperçut la cuisine, et fila directement vers Stanislas, tournant autour de ses jambes comme s'il le reconnaissait aussi, comme si tout ce petit monde n'avait jamais vraiment cessé d'exister ensemble.

Stanislas s'accroupit à son tour, une seconde à peine, et lui gratta l'arrière des oreilles sans un mot — un geste bref, familier, celui de quelqu'un qui l'a fait des centaines de fois dans une autre vie.

Puis, après quelques secondes, Rémi ressortit sur le pas de la porte.

— Oh, heu, Eva, si tu veux, tu peux venir aussi, hein ?

Eva rit — un rire clair, sincère — et franchit les quelques mètres qui la séparaient de la porte d'entrée, le sourire aux lèvres.

La porte se referma.

Et l'on entendit, depuis le petit bungalow, un aboiement joyeux, suivi bientôt d'éclats de rire qui n'avaient plus grand-chose à voir avec la solitude d'il y a une heure à peine.



Il se faisait tard. La nuit était tombée sans que personne n'y prenne vraiment garde, cette bascule discrète où la lumière du jour cède la place à celle, plus froide, des lampadaires du village qui venaient de s'allumer un à un. L'air avait fraîchi. Rémi le sentit sur ses bras nus sans que ça le dérange — après deux jours enfermé, même le froid avait quelque chose d'agréable.

Rémi était resté sur le seuil de la porte, une main posée sur le chambranle, et le chien faisait l'aller-retour entre son maître et les invités en remuant la queue, comme s'il n'arrivait pas à choisir qui, des deux côtés, méritait le plus son attention.

— Au revoir, les amis ! lança Rémi. Et merci pour la visite. Vous revenez quand vous voulez, et c'est moi qui préparerai à manger. Hein, Kitou ?

Le chien aboya deux fois en entendant son nom ainsi prononcé, puis vint se rasseoir contre la jambe de Rémi, la langue pendante, satisfait de sa soirée.

— Bonne nuit, Rémi. Repose-toi bien. Demain, ta journée sera longue.

Rémi souriait. Un peu bêtement. Mais il ne savait pas pourquoi il souriait — ça lui suffisait. C'était le genre de sourire qu'on garde sans raison précise, juste parce que le ventre est plein et que quelqu'un vous a dit bonne nuit.

Puis Stan et Eva passèrent à côté du petit utilitaire, sans même lui accorder un regard, et empruntèrent le chemin vers le cœur du village à pied, les mains dans les poches, à ce rythme tranquille de ceux qui n'ont jamais rien à rattraper.

— Eh, attendez, fit Rémi en faisant un pas en avant, vous avez oublié votre véhicule !

Stan et Eva s'arrêtèrent net, comme deux statues actionnées par le même interrupteur. Puis Stan se retourna, un sourcil levé, la mine parfaitement sincère. Eva, elle, porta sa main à sa bouche pour se retenir de rire — un peu trop tard pour être convaincante.

— Notre véhicule ? Quel véhicule ? On a un véhicule, Eva ?

Stanislas se tourna vers Eva, et continua la conversation comme si de rien n'était, les mains toujours dans les poches, comme si la question de Rémi n'avait même pas atteint ses oreilles.

— Ah non, Stan, pas que je me souvienne. Le nôtre est garé dans le centre du village, je pense.

— Il me semblait bien, hein ? J'ai pas la mémoire qui flanche, hein, Eva ?

— Ah non, Stan, ta mémoire fonctionne parfaitement bien. Tes articulations grincent peut-être par moment, mais ta mémoire fonctionne parfaitement bien.

— Mais alors, à qui appartient ce magnifique petit utilitaire électrique dernier cri ?

— Pas à nous, ça j'en suis certain.

— Je pense même qu'il est garé devant la porte d'entrée de son nouveau propriétaire, hein, Eva ?

— Je pense bien. Par contre, la caisse, il va falloir la rapporter dès demain matin au centre communautaire du village.

— Ah oui, la caisse, confirma Stanislas. Elle n’a plus aucune utilité.

— Contrairement à l’utilitaire.

— Et à son propriétaire.

— Et à son nouveau propriétaire, précisa Eva en levant le doigt.

Puis ils se remirent en marche en riant, sans un regard en arrière, comme s’ils venaient de conclure une affaire depuis longtemps réglée.

Rémi, lui, resta un moment immobile sur le seuil, les yeux rivés sur le petit véhicule qui brillait faiblement sous le lampadaire. Puis sur Kitou, qui s’était déjà détaché de sa jambe pour aller tourner autour du véhicule en le reniflant méthodiquement, comme s’il en évaluait déjà la valeur. Puis il regarda Stan et Eva s’éloigner dans la nuit, deux silhouettes qui rapetissaient lentement entre les lampadaires, et crut deviner la suite de leur conversation — cette petite musique qu’il commençait déjà à reconnaître entre eux, faite de taquineries et de silences complices.

— Comment ça, j’ai les articulations qui grincent ?

— Tu te fais vieux, mon beau Stanislas.

— C’est pas faux. Toi par contre, tu es toujours aussi belle qu’au premier jour.

— Flatteur, va.

— Je le pense, Eva.

Et Stanislas prit Eva par la main, et ils ralentirent le pas, sans se retourner. Juste histoire de profiter un peu de la soirée.

FIN DE L'EXTRAIT

La suite dans
Dead end
Cycle Stan et Eva, volume 3

humanpowered.be